

Ma vie disséquée à travers mes données personnelles

	Ma vie disséquée à travers mes données personnelles
---	--

Plusieurs centaines de fois par jour, mes géométries des données qui disent où nous allons, ce que nous faisons, avec qui nous mangeons et ce que nous avons pris comme dessert.

La NSA. Google. Les opérateurs téléphoniques. Mes banques. La DGSE. Les cartes de fidélité. Le Pass Navigo. La vidéosurveillance. Du lever au coucher, en fait depuis quelques années que nous vivons en temps presque réel dans des bases de données, parfois sans notre véritable consentement. L'anonyme dans la foule est de moins en moins flou. À quoi ressemble une vie contemporaine, et donc numérique ? Essayons-t-elle un portrait fidèle de ce que je suis ? Est-ce même encore possible, en 2014, de la savoir ?

Vendredi matin, mon réveil sonne. Mon premier réflexe : allumer mon iPhone. Son réflexe ? Se géolocaliser. Il répète l'opération plusieurs fois dans la journée, si l'option n'a pas été désactivée, afin d'« améliorer ses performances et proposer des informations utiles en fonction des lieux où vous êtes ».

Apple m'assure que les données sont stockées sur mon iPhone, accessible uniquement par moi, et non dans un « datacenter ». La vague certitude que le détail de mes allers et venues n'est pas mémorisé dans un lieu que j'imaginais froid, vaste et à l'autre bout du monde est une maigre consolation.

⌵ Pour accéder à ce menu : Réglages > Confidentialité > Services de localisation > Services système > Lieux fréquents.

Je consulte la réception, pendant la nuit, de SMS dont je préférais qu'ils ne soient pas lus par d'autres. Apple m'assure qu'ils sont chiffrés et être incapable elle-même de les lire. Mais en même temps, la NSA a ajouté l'entreprise à son programme Prism, qui permet d'accéder de manière privilégiée aux données de plusieurs géants du Web, en octobre 2012. Ce n'est pas tout : Apple a récemment actualisé la manière dont l'entreprise répond aux demandes de données des autorités. On y apprend que même les passages en « Gestion Bar », le service après-vente d'Apple, sont numérisés. Sur la table du petit déjeuner, l'iPhone a remplacé le dos de la boîte de céréales. Les corn-flakes ne pouvaient pas savoir où j'habitais. L'iPhone, si : chacune de mes localisations, implicitement consignées dans sa mémoire, lui permet de situer mon « domicile » sur une carte. Les corn-flakes n'étaient pas l'allié objectif de mon patron. L'iPhone, lui, m'indique le temps nécessaire pour rejoindre un autre lieu qu'il a identifié : « Si vous partez maintenant, il vous faudra 20 minutes pour arriver sur votre lieu de travail. » La pluie ne moule vers la station de métro. Le portique d'œuvre après le passage du badge. Le Pass Navigo, gratuit, est recommandé à tous les utilisateurs réguliers de la RATP : il est associé à toute sa identité. Il ne sauvegarde que mes trois dernières validations aux portiques de la RATP. La raison ? Un combat de dix ans avec la Commission nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL) qui s'est efforcée de limiter l'appétit en données de la RATP. Un Navigo « découverte », anonyme mais coûtant 5 euros existe, mais il est difficile de se le procurer.

Mes trajets de métro, mes séances cinéma. Tout est stocké quelque part. Services 20 minutes plus tard sur mon lieu de travail. Le badge à l'accueil fait bipper la porte. Un son qui devrait me rappeler que toutes mes allers et venues sont consignées également dans une base de données. Mensonges pris, on m'assure que mon chef ne peut y avoir accès, même si certains ont tenté, mais les données servent, en cas de problème, à savoir qui est entré dans le bâtiment. J'ai essayé, en vain, d'envier le détail des données associées à mon badge, mais je n'ai reçu aucune réponse. À peine arrivé au bureau, je prévois déjà d'aller au cinéma le lendemain. En cherchant les horaires, je me fais la réflexion que ce carte GC illimitée doit enregistrer l'ensemble des informations et des films que je suis allé voir. Cette recherche personnelle devient donc professionnelle : hélas, impossible de savoir quelles données sont conservées. Les conditions générales d'abonnement, qui sont rarement lues, n'en font pas mention. Et impossible de savoir où réclamer l'accès à mes données. GSC n'est d'ailleurs pas d'une très grande aide : « Tout le monde est à Cannes », me répond-on quand j'essaie d'en savoir plus. Ces exemples d'organismes pas très enthousiastes à l'idée de répondre à mes demandes ne sont pas isolés. Je me rends vite compte du nombre effrayant de bases de données dans lesquelles figurent des bribes de mon existence, ainsi que de la réticence (ou l'incompréhension) de certains organismes. La confidentialité et liberté de 1978 prévoyait pourtant explicitement un droit quasiment incriminable d'accès aux données personnelles. En cas de refus ou au bout de deux mois sans réponse, je peux même saisir la CNIL, qui peut « faire usage de ses pouvoirs de contrôle et de sanction ». Et même, en dernier recours, le procureur de la République. La composition de mon déjeuner est stockée pendant quinze mois. À l'heure du déjeuner, nouveaux bip caractéristiques : celui de ma carte de cantine. La nuit, l'historique de mes consommations est gardé pendant quinze mois. Que peut donc faire le chef avec mes pâtes fraîches achetées en juin 2013 ? « Oh, nous n'en faisons rien, mais je peux vous sortir tous vos tickets. » Passage ensuite à la pharmacie. La carte Vitale, obligatoire pour obtenir le remboursement des médicaments, enregistre la transaction. En supposant ce qu'est capable de faire la Sécu avec les données de ses assurés, j' imagine que mon achat d'aspirine va rejoindre ceux que j'ai faits tout au long de ma vie dans les serveurs de l'assurance-maladie. Analyse épidémiologique avec le Séliram (Système national d'information inter-régimes de l'Assurance maladie) ou surveillance de la fraude chez les consommateurs avec Éranne, la Sécu moulure mes données, sûrement pour mon bien. Et certains espèrent même pouvoir y accéder pour leur bien à eux dans le cadre d'une ouverture des données publiques. La loi permet aux organismes détenteurs de nos données de facturer leur usage, à un coût qui ne doit pas dépasser leur coût de reproduction. La plupart des gens autour de moi n'ont qu'à se connecter à leur espace client, sur Internet, pour accéder à leurs factures détaillées. Mon opérateur (Bouy) me propose également ces documents. Mais les numéros de téléphone de mes correspondants y sont exposés de leurs deux derniers chiffres. Pour les ajouter , il s'en coûtera 7 euros, par facture. ⌵ Mon activité sur Google, jour par jour, heure par heure. Google

Cette quête de mes données est sans fin. J'utilise Google des centaines de fois par jour. Normalement, j'ai désactivé la sauvegarde automatique de chacune de mes recherches. Je vérifie. Menqu : les 11 999 recherches effectuées dans Google depuis le 1er septembre 2012 sont là, à portée de clic depuis mon compte Google. Requêtes personnelles et professionnelles se mêlent étrangement, et « cat eating autism » ou « scary manouch » cèdent à rapport de la Cour des comptes sur l'assistance des impôts locaux » ou « Imprimé de chargement de situation ameli ». Prises individuellement, ces recherches font sourire ou consterner, paraissent étranges ou banales, dépourvues de cryptiques. Mais en parcourant plusieurs pages, c'est tout simplement mes intérêts professionnels, mes loisirs, mes passe-temps qui sont soigneusement classés par ordre chronologique. Me revient alors en mémoire le livre de l'artiste Albertine Roussel, qui compile trois ans de recherches Google. Et je désactive aussi ses la numérisation de mes recherches. La journée avance et les données continuent de s'accumuler derrière moi. La carte de fidélité du supermarché qui garde l'historique de mes achats pour me proposer, mes écouteurs sur Spotify, mon achat de billet de train à la SNCF, les centaines de caméras de vidéosurveillance devant lesquelles je passe chaque jour, mes données bancaires, celles de mon compte Apple.

⌵ L'ensemble des données liées à un abonnement Willis Le Monde.fr

La soirée s'éternise, le dernier métro est passé. Je prends un vélo à la station la plus proche. La carte Willis lorsque durée libère un vélo. Dans le même temps, les informations sur la prise du vélo sont envoyées au serveur de JCDecaux, en délégation de service public. Selon la publicitaire, les données relatives à la base de départ et à la base d'arrivée seront effacées dès que mon vélo sera rattaché sur la station d'arrivée. Ils gardent tout de même deux ans d'historique de mes contacts avec l'assistance Willis. Sur le chemin, je repense alors à mes données de géolocalisation sur mon iPhone. Il n'y a aucune raison pour que Google ne fasse pas la même chose. Chez moi, une recherche (sur Google) m'apprend que le géant de la recherche stocke bien sa géolocalisation en temps réel. Je me précipite sur mon historique de localisation. Rien, la carte qui s'affiche est vide. Par acquit de conscience, je demande le lendemain à une collègue qui possède un téléphone fonctionnant sous Android, donc Google, d'aller sur la même page que moi.

⌵ Mes déplacements récents effectués dans Paris. Le Monde Mon week-end dans l'Ais, mes promenades, tout y est. Elle ne peut pas retener un cri : sur la carte de Paris, des centaines de petits points rouges, traces bien voyantes de tous ses déplacements. Pour illustrer cet article, j'active, heureusement non sans mal, la même fonctionnalité sur mon iPhone. Au bout d'un mois, tous mes déplacements sont minutieusement consignés chez le géant californien. Ma position quasiment minute par minute, à toute heure du jour et de la nuit. Mon week-end dans l'Ais, mes sorties de course à pied, mes promenades, tout y est. Au terme de cette plongée ardue dans les traces ma propre existence, difficile de parvenir à une conclusion. Certes, avoir la liste de toutes les applications iPhone téléchargées depuis la création de mon compte n'est pas très intéressant, y compris pour moi. Oui, le détail de mes menus de cantine ne fera peur qu'à un nutritionniste. D'accord, je ne donne pas ces données gratuitement, et trouve fondamentalement pratique de pouvoir me repérer dans une capitale ou pouvoir écouter de la musique librement. ⌵ Mes déplacements récents effectués en France. | Le Monde

Mais mises bout à bout, ces bases de données réunissent mes goûts, mes habitudes, mes obsessions, mes loisirs, mes centres d'intérêt. Dispersées sur des ordinateurs sur quatre coins du monde, ces données, souvent analysées, résistent encore aux croisements et recoupements divers. Mais pour combien de temps ? Autre évidence : de plus en plus, les entreprises, les outils et les services que nous utilisons pour collecter nos données. Souvent activés par défaut, ces dispositifs ne nous laissent pas souvent le choix. Que faire, puisque personne ne peut vivre parfaitement déconnecté, ni ne peut passer maître dans la dissimulation de toutes ses traces ? Article original de Alexandre Lécheux et Martin Untermyer

⌵ Magistère à cet article

Original de l'article mis en page : Ma vie disséquée à travers mes données personnelles